

IL ÉTAIT UNE FOIS EN ANATOLIE

# Le long et sombre voyage de N.B. Ceylan

**AUTANT PRÉVENIR** d'emblée: *Il était une fois en Anatolie* est long, très long, 157 minutes, 2h37. Et noir, très noir, au sens strict du mot, une bonne part e l'action se déroulant de nuit, n'étant qu'à peine éclairée (mais quand elle l'est: splendeur absolue) et se résumant, pitch ultime, en quelques mots: dans les paysages de l'Anatolie profonde, qui pourrait bien, être le personnage principal du film, douze hommes sont à la recherche d'un cadavre qui serait ici, ou là, ou peut-être partout, ou encore nulle part. L'un de ces hommes, nous dit-on, est un meurtrier, les autres sont policiers, ou médecin, ou magistrat - ces deux derniers échangeant, dans ce nulle part hanté de fantômes eux-mêmes peu sai-



*Il était une fois en Anatolie.*

sissables, des vues sur la mort, l'inconnaissable, l'impermanence des choses. Andrei Tarkovski ou Belà Tarr ne sont pas bien loin, même si le cinéaste turc Nuri Bilge Ceylan, Grand Prix du jury au dernier festival de Cannes, affirme lui-même que la peinture est ce qui l'a d'abord fait s'intéresser à

l'art, et que la littérature l'a sans doute beaucoup plus influencé que le cinéma.

Beaucoup donc, à *Il était une fois en Anatolie*, s'ennuieront à périr; quand les autres succomberont avec enthousiasme à cet objet filmique quasi-extrémiste. On pourra aussi adopter une position médiane, guère moins inconfortable: admiration absolue pour l'esthétique, ce diamant noir troué de lumière; et réserve totale sur le fond, résidu de la vieille métaphysique fatiguée qui a de longtemps manifesté toutes ses limites. ■

J.M.

» *Il était une fois en Anatolie* sort ce mercredi 2 novembre dans les salles alsaciennes.